



# Les Leçons d'Introduction à la Psychanalyse

2017-2018 :

## *Pourquoi on fait une psychanalyse*

Lecture de Jacques Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Seuil, 1966.

Leçon VII, mars 2018, pages 289 à 298.

FAIRE RÉSONNER L'INTERPRÉTATION POUR ACCÉDER AU DÉSIR... ou le désir  
et son interprétation  
par Remi Lestien

*Car moi qui vous parle, j'ai vu de mes propres yeux la Sybille de Cumès suspendue en l'air dans une ampoule, et comme les petits garçons lui criaient : "Sybille que voulez vous ?" elle répondait : "Je veux mourir".*

### Introduction

Voilà Lacan à pied d'œuvre de ce qu'il s'était proposé lors de son introduction : parler du pouvoir de l'action analytique. Souvenez-vous de la première phrase du texte : *Tel est l'effroi qui s'empare de l'homme à découvrir la figure de son pouvoir qu'il s'en détourne dans l'action même qui est la sienne quand cette action la montre nue*<sup>1</sup>. C'est l'effroi de psychanalystes qui confrontés à l'échec de leur action, douteraient des moyens mêmes dont ils disposent. Cette troisième partie traite en effet de la technique de l'interprétation — elle contient la pomme de discorde qui oppose Lacan à l'institution psychanalytique internationale, à savoir le maniement du temps dans l'expérience analytique. Je n'en parlerai pas car cette partie commence d'abord par rappeler les principes de l'interprétation.

Si l'on situe l'interprétation dans le champ symbolique, elle n'a rien d'ineffable et l'on peut en théoriser tant les principes que les modalités ainsi que les outils. En tous cas c'est un acte, un acte de parole auquel doit répondre un autre acte de parole, même quand il est silencieux. L'enjeu n'est pas mince puisqu'il s'agit d'atteindre le réel du symptôme, du

<sup>1</sup> J. Lacan, "Fonction et champ de la psychanalyse et du langage en psychanalyse" », *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 242.

symptôme qui est, à ce moment de l'enseignement de Lacan, tout entier pris dans le langage. Dans un premier temps — celui qui concerne les 10 pages que nous avons à travailler ce soir — Lacan s'appuie sur les cas cliniques de Freud pour étayer sa démonstration et révéler les principes freudiens. À l'époque, c'était une gageure car on en était arrivé à considérer tous ces cas comme des échecs.

Rappelons avant de commencer les éléments importants que nous avons travaillés dans les leçons précédentes. Tout d'abord le binaire : sujet / objet — Il y a opposition entre le sujet de la psychanalyse et l'objectivation de l'être humain quelle qu'elle soit : psychologique, philosophique... mais Lacan pense surtout à l'objectivation par la Science... sur laquelle Éric Zoliani avait bien insisté la fois précédente. Ce premier binaire se complète d'un second, qui ne lui est pas strictement homologue : Imaginaire / Symbolique. Il y a l'opposition entre l'imaginaire de l'individu qui est devant nous avec sa connaissance paranoïaque de la réalité et le symbolique du sujet du désir à qui l'analyste doit s'adresser.

Pour terminer cette introduction, je reprends un énoncé de Lacan qui est presque contemporain : *Dans l'inconscient qui est moins profond qu'inaccessible à l'approfondissement conscient : Ça parle*<sup>2</sup>. Le sujet de l'inconscient est tout à l'opposé d'une quelconque idée de prise de conscience. Ce qui doit rester une question c'est la conscience de soi, car on retrouve toujours une prétention du névrosé à maîtriser la situation et à se défausser des enjeux de l'acte de parole.

### **Les problèmes de “l'interprétation symbolique”**

Ce syntagme qui peut nous paraître assez simple était totalement ignoré des praticiens au début des années 50. Voyons quelle était la situation alors.

En faisant l'inventaire des textes théoriques et cliniques de ses contemporains, Lacan constate le désarroi de ses collègues qui ont totalement abandonné le sens de la pratique freudienne. La langue de la psychanalyse se mélange désormais à d'autres discours qui lui sont hétérogènes comme celui de la neurobiologie et tout s'est recentré sur l'analyse des résistances – sous-entendu des résistances du patient aux interprétations de l'analyste. La clinique freudienne même n'est plus comprise au point qu'on en est venu à critiquer les interprétations qu'avaient faites Freud et on va jusqu'à l'accuser d'avoir utilisé la suggestion, voire d'avoir tenté d'endoctriner.

Analyser ces résistances pour pouvoir les vaincre faisait l'objet de toutes les recherches de l'époque – on imagine sans mal la séance analytique devenue le lieu d'un rapport de force entre deux protagonistes dont l'un voudrait rétablir de force la vérité. *Mais ils ne font en cela que rentrer dans cette dialectique du moi et de l'autre qui fait l'impasse du névrosé et que rend sa situation solidaire du préjugé de sa mauvaise volonté.*<sup>3</sup>

L'analyse de ces résistances étaient devenue un fatras théorique que Lacan range du côté des miroitements imaginaires. Au contraire, pour revenir aux principes mêmes qui gouvernaient l'action freudienne, il faut restaurer le champ symbolique. Faute de se repérer avec les fonctions de la parole dans le champ du langage, on en est venu à ne

---

<sup>2</sup> J. Lacan, “La psychanalyse et son enseignement”, *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 437.

<sup>3</sup> J. Lacan, “Introduction au commentaire de Jean Hyppolite”, *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 377.

s'intéresser qu'aux petits signes non verbaux, à de menues manifestations comportementales – ce qui a pour effet de vouloir objectiver l'individu présent. Et finalement l'objectiver c'est croire que l'individu est une totalité qu'il conviendrait de convaincre. On ne fait toujours plus que méconnaître le sujet, celui qui en parlant s'éprouve dans une position intersubjective et manifeste son désir – celui qui en quelque sorte veut trouver sa vérité.

L'interprétation doit donc agir au lieu du sujet et non au lieu du moi. En effet, la résistance ne se situe pas dans le jeu imaginaire entre le moi de l'analysant et celui de l'analyste... il faut au contraire la retrouver à sa véritable place entre le symbole et l'instance de signification – soit dans la discordance entre le signifiant qui circule dans la conscience et le signifié inconscient.

Lacan a une manière très synthétique de rassembler tous les principes qui gouvernent l'action de Freud. *Ils ne sont rien d'autre que la dialectique de la conscience de soi telle qu'elle se réalise de Socrate à Hegel...*<sup>4</sup>

Le véritable tour de force ici, est de faire de la dialectique l'outil de l'expérience analytique, mais surtout de lier la dialectique au décentrement de la conscience de soi.

Détaillons ce qu'il en est de la dialectique, et pour cela allons y pas à pas.

Dans l'antiquité grecque, où elle est née, la dialectique est un art du dialogue. On pense évidemment aux dialogues de Socrate qui ont été repris par Platon – on en connaît de célèbres comme le *Banquet*, *La République*, le *Théétète* auquel Lacan fait référence à propos de la Science et le *Ménon* auquel il fait allusion dans ces pages. La dialectique se distingue par exemple de la rhétorique, qui est au contraire l'art oratoire par excellence.

Avec Hegel, la dialectique est profondément renouvelée. Elle permet que la contradiction soit introduite dans la rationalité humaine. Notons que la dialectique hégélienne est au-delà de Descartes et de ses méthodes déductives et au-delà des démarches hypothético-déductives des chercheurs modernes.

Pour Socrate comme pour Hegel, ce qui est visé est de faire apparaître ce qui n'était pas là et qui pourtant était là. Soit ce qui n'était pas là dans la conscience et qui était pourtant là gisant dans la parole. Ce n'est pas un procédé d'extorsion, mais une manière de faire apparaître dans la lumière et la surprise une part de vérité nouvelle.

La contradiction n'est plus un obstacle mais un moteur. Hegel fait apparaître le manque comme nécessairement lié au procédé : quelque chose doit être sacrifié pour advenir à la conscience de soi, l'*Aufhebung* est à ce prix. Par exemple la chose doit être sacrifiée pour accéder au symbole. Disons quelques mots sur la dialectique du maître et de l'esclave. C'est un montage fameux imaginé par Hegel et dont se sert beaucoup le Lacan classique. Le sujet met en scène un autre pour obtenir de cet autre la reconnaissance de soi – la contradiction de l'un à l'Autre se résout par l'*Aufhebung* en accédant à une conscience de soi plus vraie avec au centre le désir. Chacun connaît la formule célèbre que reprend Lacan en la subvertissant : le désir du sujet est le désir de l'Autre.

Mais Lacan prend Hegel avec Freud (et tout autant Freud avec Hegel) et permet de témoigner que ce recentrement de la conscience de soi n'est en fait qu'un excentrement.

---

<sup>4</sup> *Op.cit.*, p.292.

La "*délivrance du sens emprisonné*" dans la parole permet de sortir de l'imaginaire en donnant un statut symbolique à la vérité nouvelle qui advient. Il ne s'agit pas d'une prise de conscience plus acérée de la réalité mais d'une nouvelle position prise face à la vérité – l'advenue du sujet de l'inconscient.

Au total, dans la séance analytique, il faut saisir les moments où le mouvement dialectique peut s'enclencher : les contradictions du discours, les moments de crise, les paradoxes à solutionner, la surdétermination d'un énoncé ou d'un signifiant, le trou d'un silence... Ce qui est sacrifié dans le mouvement dialectique, ne disparaît pas mais réapparaît dans l'*Aufhebung* avec la création du nouveau.

Un des cas célèbres de Freud va servir de base à la démonstration de ce que doit être une interprétation symbolique. Lacan rassemble toute l'observation de l'homme aux rats sur deux pages, en quatre points – c'est à la fois une apologie de la clinique freudienne et tout autant une mise en forme des principes freudiens, pour leur donner une nouvelle rationalité.

Dans "L'Homme aux Rats" — un cas de névrose obsessionnelle —, il n'y a pas les grands renversements dialectiques que l'on trouve dans la névrose hystérique, avec leurs développements de la vérité. Freud y est plutôt attentif aux plus minimes contradictions du discours pour les faire admettre comme telles, et s'en servir pour dévoiler une nouvelle position de la vérité et entamer les illusoire croyances de l'individu névrosé.

Dans la cure de l'Homme aux Rats, le premier point est de repérer les obstacles qui le maintiennent dans les impasses de ses symptômes et de ses constructions, que Freud n'hésite pas à considérer comme délirantes. L'Homme aux Rats s'empêtré dans son grand et pénible récit du supplice tout en manifestant une jouissance qui lui fait transformer, dans le transfert, Freud en Capitaine cruel, son tourmenteur imaginaire. Cet obstacle majeur se redouble de sa réticence à porter sa parole propre. Freud s'emploie donc dans un premier temps à ce que cette condition essentielle soit remplie. On s'explique ainsi les allusions approximatives à des éléments théoriques ou aux ruines de Pompéi... il s'agit de contourner l'imaginaire du personnage qui est devant lui pour atteindre le sujet de l'inconscient. Ce geste inaugural de Freud, qui consiste à lâcher prise sans se laisser mener par cette souffrance exposée, fait apparaître ce qui n'était pas évoqué au départ : des passions : la haine et l'amour. Pour caractériser cette action de Freud, Lacan utilise la très belle formule du "don symbolique de la parole".

L'Homme aux Rats avait très vite abordé les questions de sa sexualité précoce – il voulait voir des femmes nues –, et ce désir s'accompagnait d'une crainte qui paraissait incohérente : la crainte que son père ne meure. On a ici, typiquement, un conflit obsessionnel : un désir voyeuriste associé à une crainte obsédante – le tout étant camouflé par l'imprécision. Cette imprécision est pistée par Freud qui relève systématiquement les contradictions internes du discours. Prenons deux des souvenirs de son patient pour voir comme Freud s'y prend :

Pendant une séance, il se souvient que quand il était enfant il avait voulu séduire une petite fille pour se faire aimer d'elle. Il s'était alors imaginé avoir perdu son père pour que ce malheur lui attire ses bonnes grâces. Mais il écarta énergiquement cette pensée qui lui faisait horreur.

Il s'en défend en assurant qu'il "ne s'agit que d'un simple enchaînement d'idées et non d'un souhait". Freud lui rétorque — *mais si ce n'est pas un souhait, pourquoi vous défendez-vous tellement contre cette idée ?* — "mais uniquement à cause du contenu de cette représentation, que mon père pourrait mourir".

Ce qu'on aperçoit, c'est que la puissance de l'amour filial pour son père maintient cette haine fermement refoulée dans l'inconscient. Et ce souvenir est l'équivalent d'une dénégation : l'idée de la mort est d'abord apparue, puis supprimée comme insupportable.

Lors de la séance suivante, un autre souvenir lui revient. Six mois avant la mort de son père, une pensée lui était venue. Il avait imaginé que si son père mourrait, lui-même serait assez riche pour épouser la femme de son cœur et contourner l'interdit paternel. Mais aussitôt l'idée contraire se forme que son père, s'il devait mourir, ne lui laisserait aucun héritage.

Notons que d'un souvenir à l'autre les données ont un peu changé. Dans ce souvenir la mort du père n'est pas annulée, et il s'inflige au contraire un châtiment pour y avoir pensé. La pensée n'est plus niée et sa culpabilité inconsciente lui en fait tirer les conséquences

En acceptant de se soumettre, avec Freud, à l'épreuve dialectique de soutenances contradictoires, ce n'est pas sa prise de conscience qui se modifie. Un nouveau développement de la vérité lui fait accepter la coexistence de deux sentiments contradictoires. Freud le commente ainsi : dans cette école de souffrance que fut le transfert pour ce patient, il a acquis peu à peu la conviction qui à toute personne étrangère à ces événements se serait imposée sans aucune difficulté : celle de l'existence inconsciente de sa haine pour son père.

Son intention profonde se dévoile, et l'imbroglie de sa construction inconsciente peut alors se défaire. La désintégration commence par le symbole *rat* qui se révèle progressivement un carrefour de significations. C'est tout d'abord avec le signifiant *Spielrate* (rat de jeu) qu'il va cerner une identification au père de la dette, par glissement homonymique entre *Rate* (quote part) et *Ratte* (rat). Et tout l'érotisme anal se déploie, révélant ce que Lacan va nommer le pacte symbolique secret qui unissait le rat au florin. ("Tant de rats — tant de florins" concernant à la fois le paiement de la séance et la prostitution dont l'idée lui faisait horreur). Le symbole *rat* se découvrira avoir couvert des questions aussi diverses que le sexe masculin, les hypothèses qu'il s'était faites sur l'enfantement, les relations sexuelles et ses risques...

Pour l'Homme aux Rats, chaque mot – ici Lacan parle de symbole – était resté englué dans une signification imaginaire. Là gisait le hiatus, le lieu de résistance essentiel, entre le symbole et sa signification inconsciente. L'action interprétative de Freud a mis à jour les multiples facettes de ce symbole *rat*, élément essentiel de son langage premier. Freud a pu lui faire entendre ce qu'il n'entendait pas dans ce qu'il disait – ce qui s'articule au niveau du matériel symbolique et non dans le charabia de son intention de signification.

Tout reposait sur un pacte qui secrètement contraignait toute son existence. Son être, son corps, ses comportements sociaux et intimes étaient pris dans un nœud qui englobait l'Autre, c'est à dire toute la constellation de personnages dans laquelle le père tenait une grande place.

Après les principes, Lacan aborde les moyens d'action de l'interprétation. L'interprétation symbolique se joue dans l'espace de la langue et du langage.

## Retrouver le caractère premier des symboles

Lacan, maintenant sa double référence au langage et à la parole, donne comme mission à l'interprétation de *libérer la parole du sujet pour l'introduire au langage de son désir*<sup>5</sup>, c'est-à-dire au langage premier. Et Lacan précise : *Langage premier, disons-nous aussi, en quoi nous ne voulons pas dire langue primitive, puisque Freud, qu'on peut comparer à Champollion pour le mérite d'en avoir fait la totale découverte, l'a déchiffré dans les rêves.*

Ce langage premier est composé de symboles qui sont caractérisés eux aussi comme premiers et sont à rapprocher des nombres premiers – manière de dire qu'il faut considérer tous ces éléments de façon neutre, sans aucune idée préconçue de leur sens. En tout cas, le symbole tel que Lacan l'utilise n'a rien à voir avec un élément textuel qui aurait une correspondance analogique avec une signification sur laquelle on pourrait s'entendre. Tout recours à un dictionnaire de symboles serait inepte. Ces éléments du langage premier sont plus simplement le support matériel de ce qui est à déchiffrer pour en libérer la langue.

Ce qui est premier, c'est l'utilisation par le petit sujet d'éléments de la langue pour condenser, dans un usage strictement singulier, des formations imaginaires, symboliques et corporelles. Ces éléments de la langue forment un réseau de nœuds symboliques en une historisation primaire. Ces symboles à l'intersection du symbolique et du réel concernent donc l'essentiel de la vie humaine. On pourrait dire, en anticipant un peu sur un Lacan plus tardif, que ces symboles premiers sont des défenses contre le réel. Et il n'est guère étonnant qu'ils se rapportent au corps propre, aux relations de parenté, à la naissance, à la vie et à la mort, comme nous l'avons aperçu dans le cas de l'Homme aux Rats.

L'interprétation analytique se propose d'accéder à ce langage premier en intervenant sur et par la langue : *Nul doute donc que l'analyste ne puisse jouer du pouvoir du symbole en l'évoquant d'une façon calculée dans les résonances sémantiques de ses propos*<sup>6</sup>. Retenons les maîtres mots que sont ici *évoquer* et *résonances*.

Le pouvoir d'évoquer est celui de faire advenir ce qui n'est pas là – Lacan prenait pour image le saint Jean de Raphaël ou le saint Étienne du Carpaccio qui tous les deux pointent l'index vers ce qui est hors champ. Avec l'évocation, l'action analytique rejette fermement l'inclinaison humaine à vouloir donner du sens. Interpréter est un art de finesse, un savoir-faire qui n'est pas technique mais poétique. Cet effort de poésie impose à l'analyste d'avoir assimilé profondément toutes les ressources de la langue pour mettre en branle les résonances de la parole – il faut jouer sur les multiples portées de la partition que la parole constitue dans les registres du langage.

L'interprétation vise donc ce symbole. Il s'agit de lui faire rendre gorge, de révéler ses différentes facettes sémantiques pour qu'il cesse d'agir à l'insu de l'individu dans des symptômes souvent encombrants.

L'interprétation agit par le pouvoir de résonance qui cherche à briser l'illusoire unité du mot et de sa signification pour arriver à ce que l'analysant puisse retrouver les signifiés

---

<sup>5</sup> *Op.cit.*, p. 293.

<sup>6</sup> *Op.cit.*, p. 294.

cachés dans l'inconscient et qui le manipulent à son insu. En clair, il faut partir du mot et le faire jouer indépendamment du signifié. C'est à l'envers de ceux qui partent de la signification pour imposer une inepte substitution signifiante et prétendre influencer sur le discours de l'analysant. Lacan s'en moque féroce­ment, par exemple dans le *wording*.

Cette pratique de l'interprétation ne relève d'aucun mode d'emploi, car il faut attraper l'occasion avec justesse. C'est un art, surtout, qui n'a de portée que strictement singulière – pas moyen de renouveler un bon mot déjà utilisé pour un autre analysant.

Cela impose de réinscrire la psychanalyse dans le champ des sciences humaines restructurées par Lévi-Strauss. Et Lacan fait appel à tout ce qui fonde véritablement l'expérience humaine : l'ethnographie, le folklore, l'anthropologie et il fait appel aussi bien sûr au cinéma, au théâtre et à la littérature, dans laquelle il donne une place éminente à la poésie. Fondamentalement, la psychanalyse repose sur une conception du langage qui se distingue féroce­ment de tout ce qui le réduirait à de la pure communication.

### **Intersubjectivité et fonction signifiante.**

Bien sûr, le langage comme fonction de communication existe – dans le règne animal, c'est essentiellement le langage-signes. Le signe est utilisé comme un code qui impose une signification fixe et intangible à la réalité à signifier. Chez les humains ce langage signe peut avoir sa place, quand par exemple il faut décider d'une action précise, sans interférence, sans hésitation, en se débarrassant des aléas de la subjectivité humaine. Mais en dehors de ces exceptions, cette utilisation du langage est totalement hétérogène à l'expérience humaine qui se fonde sur les fonctions de la parole. Françoise Pilet y avait insisté avec beaucoup de subtilité – il y a une solution de continuité infranchissable entre le langage animal et le langage humain.

Fondamentalement, le langage humain est intersubjectif. Autrement dit il se réfère au discours de l'Autre. *Il est enveloppé comme tel dans la plus haute fonction de la parole, pour autant qu'elle engage son auteur en investissant son destinataire d'une réalité nouvelle, par exemple quand d'un "tu es ma femme", un sujet se scelle d'être l'homme du conjungo. // Telle est en effet la forme essentielle dont toute parole humaine dérive plutôt qu'elle n'y arrive.*<sup>7</sup> Le langage est appuyé sur l'Autre et la parole s'y déploie. Quand je parle, mon message me revient sous sa forme inversée – c'est-à-dire que celui qui pose la question reçoit de l'interlocuteur une réponse qui est déjà prise dans la question. Lacan prend aussi appui sur une citation célèbre de Blaise Pascal tirée des *Pensées* : *tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais pas déjà trouvé.*<sup>8</sup> C'est le pivot de l'expérience analytique, qui objecte à toute idée d'un inconscient à rechercher au fond d'un puits. L'inconscient est intersubjectif, comme le cas de l'Homme aux Rats le démontre.

Mais ce qui caractérise tout autant ce que nous pourrions appeler le Lacan classique, c'est la place du signifiant. Certes la conception définitive du signifiant n'apparaîtra que quelques années plus tard, notamment dans « L'instance de la lettre ». Ici persiste encore une ambiguïté entre symbole et signifiant, mais ce qui nous est essentiel, c'est que l'un et l'autre se distinguent radicalement du signe. Lacan en passe par des termes comme sémantèmes, morphèmes, cependant l'enjeu du signifiant est déjà présent. En

---

<sup>7</sup> *Op.cit.*, p.298.

<sup>8</sup> *Idem.*

effet la réduction de chacune de ces unités à leur plus petit dénominateur, en les débarassant de leur sens, permet de les faire interagir en démultipliant les effets de création. C'est une manière déjà très éclairée que d'évoquer leur interférence par déplacements symboliques, avec une signification qui s'insinue subrepticement au cours de ces manipulations. Le terme de *métaphore*, à peine proposé ici, sera appelé à une fonction autrement importante. Sobrement, Lacan reprend chez Freud le terme de *surdétermination* qui nécessite de tels déplacements entre symbole et significations.

### **Pour terminer : le désir dans l'expérience humaine**

Épinglons d'abord le terme d'*exhaustion* qui revient à deux reprises dans ces dix pages – Qu'est-ce à dire ? Je pense que Lacan évoque la répétition de l'action dialectique utilisée pour dissiper successivement les identifications imaginaires qui encombrant le moi du sujet. De trébuchement en trébuchement logique, ce qui est dégagé c'est une nouvelle vérité – une nouvelle signification de l'être du sujet.

Ce qui se libère dans l'expérience analytique, c'est le désir. Désir qui dans ce texte est articulé dans deux registres : tout d'abord *le désir, c'est le désir de l'Autre*, et on peut dire que dans la séance, il n'y a pas de désir sans l'Autre... même si cet Autre reste silencieux. Mais également *le désir, c'est un vouloir-dire*. Le désir, c'est un vouloir-dire qui reste longtemps entouré de la gangue imaginaire de la croyance paranoïaque du moi. Tout à la fois donc, le désir est intersubjectif et intention de signification. Ces deux versants seront réunis peu après par la formule "*le désir c'est l'interprétation du désir*". En tous cas le désir n'est en aucun cas repérable par une introspection, même poussée.

Pour l'analysant, il s'agit de se dégager de la pesanteur des symptômes ainsi que des inhibitions et des empêchements qui les accompagnent. Pour de nouveau pouvoir travailler, aimer, découvrir l'inconnu, vivre tout simplement – retrouver un élan vital débarassé des labyrinthes de la névrose obsessionnelle et de la jouissance des insatisfactions hystériques. Pour conclure disons que désirer c'est pour un être parlant être vivant.

Après avoir traité de l'interprétation en termes de principes, d'outil et de mode intervention sur la langue, il restera à s'intéresser à une autre caractéristique de l'interprétation : à savoir la surprise – ce qui va impliquer un nouveau maniement du temps en psychanalyse. Ce sera l'objet des deux dernières leçons de cette année.

Remi Lestien, mars 2018